

Extrait du roman
Moi, Hassan, harki, enrôlé, déraciné
À paraître aux Éditions du Masque d'Or, mars 2013

LORSQUE je me remémore la période qui a immédiatement suivi mon retour à Ralem¹, je la revois comme une succession d'événements qui n'avaient plus rien à voir avec mon existence antérieure et qui, de ce fait, m'étourdissaient quelque peu. Mais je me devais de garder bonne contenance devant mes hommes.

En effet, j'étais officiellement l'un des chefs de la harka² de Ralem, le chef suprême étant, bien entendu, le lieutenant Ayrault et l'instructeur le sergent-chef Gerbier. Le soldat Borain y avait également été incorporé, mais se tenait à l'écart des harkis de Ralem, tout comme eux-mêmes le tenaient à l'écart, sans doute par instinct et parce que certains, étant plus adultes que moi, avaient deviné ce que je n'avais compris que bien plus tard : Borain était là surtout pour servir de rapporteur à nos supérieurs quant au comportement et à l'esprit qui animait la harka.

Cependant, mon enthousiasme militaire tout neuf ne me dictait alors aucune méfiance. J'apprenais le métier de soldat avec délices, en même temps que mes frères de Ralem – j'emploie ce terme par affection et reconnaissance envers les habitants de ma mechta. Plus tard, j'aurais d'autres recrues à instruire car notre harka devait se développer en incorporant d'autres combattants. Ce fut donc à égalité avec mes frères, même si j'étais théoriquement leur supérieur, que j'appris à marcher au pas, à obéir aux commandements d'ordre serré, ainsi que le maniement d'armes. Celui-ci était d'ailleurs réduit à sa plus simple expression car seuls les soldats français, tel Borain, qui nous encadraient disposaient de carabines ou de pistolets-mitrailleurs ; il nous fallait d'abord faire nos preuves avec de vieux fusils démodés, voire de simples fusils de chasse à double canon. Certains hommes, tel mon père, savaient déjà se servir du mousqueton MAS 36, en leur qualité d'anciens combattants. Pour ma part, je tirai en tout et pour tout trois coups avec mon revolver sur une cible de carton ; je m'estimais assez peu satisfait du résultat mais Ayrault l'avait dit : il fallait économiser le peu de munitions dont je disposais, cette arme étant trop démodée pour que je puisse en espérer d'autres. Le lieutenant et le chef m'expliquèrent d'ailleurs que le calibre suffisait à mettre hors de combat n'importe quel ennemi, à quelque endroit qu'il fût touché ; je n'avais donc pas à redouter mon inexpérience, à condition de tirer à aussi courte distance que possible.

Notre éducation militaire fut aussi pour beaucoup l'occasion de perfectionner leur connaissance de la langue française. Pour ce faire, le lieutenant comptait non seulement sur le vieux principe de l'amalgame en incorporant des soldats français dans nos rangs, mais aussi sur quelques chants de marche qu'il nous fallut apprendre. Leurs accents résonnent encore dans ma tête. Pour l'appel et les prises d'armes, *les Africains* étaient à l'honneur :

*Nous étions au fond de l'Afrique
Gardiens jaloux de nos couleurs.
Quand sous un soleil magnifique
Retentissait ce cri vainqueur :
En avant, en avant, en avant !*

¹ Village natal de Hassan Boulaïd.

² Troupe de harkis. « Harka » est un mot arabe signifiant : « En avant ! »

*C'est nous les Africains
Qui arrivons de loin,
Venant des colonies
Pour sauver la Patrie.
Nous avons tout quitté
Parents, gourbis, foyer.
Et nous gardons au cœur
Une invincible ardeur,
Car nous voulons porter haut et fier
Le beau drapeau de notre France entière.
Et si quelqu'un venait à y toucher
Nous serions là pour mourir à ses pieds.
Battez tambour
À nos amours
Pour le pays
Pour la Patrie,
Mourir au loin
C'est nous les Africains !*

Pour les marches, il fallait connaître *Loin de chez nous* :

*Loin de chez nous, en Afrique, combattait le bataillon
Pour refaire, à la Patrie, sa splendeur, sa gloire et son renom
La bataille faisait rage, lorsque l'un de nous tomba.
Et mon meilleur camarade, gisait là blessé auprès de moi
Et ses lèvres murmurèrent, si tu retournes au pays
À la maison de ma mère, parle-lui, dis-lui à mots très doux
Dis-lui qu'un soir, en Afrique, je suis parti pour toujours
Dis-lui qu'elle me pardonne, car nous nous retrouverons un jour.*

Mes frères, dont le français était souvent rudimentaire, ânonnaient plus qu'ils ne chantaient, faisant entendre des sons qui ressemblaient vaguement aux mots. Cependant, ils y mettaient un authentique point d'honneur, notamment dans l'interprétation des *Africains*. Par contre, *Loin de chez nous*, au vocabulaire plus complexe, leur posait tant de problèmes qu'ils finirent par le chanter à bouche fermée, comme un chœur bourdonnant, tandis que nos camarades français entonnaient fidèlement texte et partition.

Au bout de deux semaines d'instruction accélérée, le lieutenant – qui avait reçu des ordres pressants – estima que nous étions opérationnels et que le terrain n'attendait plus que nous. Certes, ce dernier nous était familier : nos montagnes, où nous étions nés, dont nous connaissions les passes et les sommets bien mieux que les Français. Un nouvel honneur nous était donc accordé : donner la chasse à la bande de rebelles dont certains membres nous avaient déjà, on s'en souvient, menacés et même agressés. J'avais suggéré à Ayrault, qui me demandait comment surprendre et dénicher les fellagas, de laisser quelques soldats de notre harka reprendre leurs vêtements civils et leur métier de bergers, afin qu'ils puissent nous servir d'indicateurs. Le lieutenant avait accepté et obtenu, non sans peine, de nouveaux postes radios dont les bergers avaient appris le maniement, afin de contacter la base, c'est-à-dire la mechta³ de Ralem et de diriger la troupe sur le refuge de la bande.

³ Village.

Quand aujourd'hui je repense à cette première opération et notamment à ses conséquences, je me sens presque certain que les fellagas n'ignoraient rien de nos préparatifs ni même de cet espionnage dont ils étaient l'objet. Sans aucun doute, ils avaient volontairement laissé agir les bergers, en particulier celui qui avait livré l'information la plus importante : la position de leur camp de base. Siamor, le chef de la bande, lui-même ancien supplétif des troupes coloniales françaises, voulait voir ses adversaires à l'œuvre et engager volontairement nos bergers et nos harkis dans la lutte armée, afin de savoir à quoi s'en tenir sur l'influence de la France et sur ceux qui avaient choisi de combattre dans les rangs de son armée. Jusqu'alors, il s'était borné à quelques menaces, quelques violences mais désormais, il allait pouvoir clamer par-delà nos montagnes que les Français fabriquaient des traîtres en masse parmi le peuple algérien, ce qui justifiait la propagande anticolonialiste du FLN.

Bien entendu, ces subtilités échappaient aux harkis, qui avaient choisi de combattre le FLN à cause de la terreur qu'il s'ingéniait à semer sur son passage. La suite des événements ne pourrait que renforcer cette crainte et, par le fait même, la haine dont le FLN serait désormais l'objet dans beaucoup de foyers arabes.

Pour ma part, je n'étais alors qu'un adolescent monté en graine, grisé par sa nouvelle position sociale, quoique sincèrement engagé dans l'action contre la rébellion. Les fellagas avaient beau se faire appeler *moudjahidin* et prétendre ainsi lutter au nom de l'Islam, leurs conceptions religieuses n'étaient pas les miennes : Allah ne m'ordonnait pas de tuer ceux auxquels je devais déjà beaucoup, notamment mon instruction, et m'enjoignait notamment de défendre ma personne et mon foyer. Il n'y avait donc, à cette époque, aucune place pour le doute dans mon esprit.

Une fois les renseignements obtenus, le lieutenant les communiqua à son état-major, dont il reçut des ordres précis : sa troupe, c'est-à-dire notre harka, devait débusquer les fellagas dans la montagne en opérant un premier ratissage ; une section aéroportée par hélicoptère parachèverait cette œuvre de pacification. Ayrault décida qu'un tiers de nos effectifs, soit 6 hommes, assurerait l'arrière-garde et la sauvegarde de Ralem, tandis que les autres ratisseraient le secteur indiqué par le berger. Apprenant cela, je voulus lui demander de faire partie de cette équipe de protection, arguant qu'il me fallait défendre ma famille. Le sergent-chef intercepta ma requête :

– Et alors quoi ! grommela-t-il. Tu flanches au premier coup dur ? Tu veux rester te faire dorloter par maman ? Elle te manque déjà tant que ça ?

– Non, chef, je veux la défendre, répondis-je, essayant de ne pas montrer combien ces paroles m'offensaient.

– Ton père la défendra. Toi, tu fais comme nous : crapahute et arme au bras, mon p'tit gars !

Précisément, mon père, ainsi que les plus âgés de nos harkis, avait été désigné pour garder le village. Ce fut lui qui me décida à obéir sans plus discuter :

– Va, mon fils, et fais-nous honneur.

– Et si tu rencontres mes fils Abdeslam et Messaoud, ajouta le caïd qui assistait à cette discussion, essaie de les protéger et de les ramener dans le droit chemin.

J'étais donc investi d'une double mission sacrée. Il ne me restait plus qu'à partir.



Le lendemain, dans un petit matin froid et humide, nous étions sur le terrain, c'est-à-dire auprès de la cagna de Toumi, le berger qui servait d'indicateur. Immédiatement, le lieutenant nous fit évoluer en formation de ratissage, soit une longue file horizontale d'hommes convergeant vers des grottes naturelles qui, d'après Toumi, servaient de refuge aux fellagas.

Je me retrouvai donc à progresser, comme mes camarades, courbé en deux, revolver au poing, grimpant à pas comptés vers un but que je n'apercevais pas encore : les grottes se situaient à la base d'une falaise et se trouvaient naturellement cachées par un effondrement de terrain qui, pour l'heure, les dérobait à notre vue. Siamor avait admirablement choisi son repaire : lui-même et ses fells pouvaient s'abriter derrière cet effondrement de terrain comme derrière un parapet naturel, restant ainsi hors de notre vue et aptes à nous tirer comme à la cible. Ce furent eux qui, d'ailleurs, ouvrirent le feu.

Je n'entendis qu'une demi-douzaine de claquements secs que l'écho amplifia. Devant moi, un impact fit voler un peu de caillasse. Le sergent-chef Gerbier, mon plus proche voisin, hurla « *À terre !* » et nous obéîmes avec un automatisme hérité de nos deux semaines d'instruction. Quelques harkis ripostèrent, car l'un d'eux, qui portait un sac de grenades, venait de tomber, touché. Le chef commanda : « *Halte au feu !* », sans être immédiatement obéi cette fois. Moi-même, j'avais commencé à viser la direction approximative d'où était parti le tir ennemi, mais je n'avais pas tiré, l'objectif étant encore trop éloigné. Je voulais attendre que l'un des fells s'exposât – attente bien vaine et espoir bien naïf. Il est vrai qu'aucun de nous, pas même le sergent-chef, pourtant combattant chevronné, ne se doutait encore des véritables intentions de l'adversaire... !

Le tir reprit face à nous, plus nourri, ne fauchant que l'air ou ne dérangeant que la caillasse. Par gestes, Gerbier nous intima l'ordre de ne pas riposter : c'était inutile en effet, puisque nous ne voyions toujours pas les tireurs ennemis, lesquels espéraient sans doute nous faire dépenser nos munitions en pure perte. Mais nos chefs ne s'étaient pas laissés prendre à cette ruse grossière.

Par contre, ils furent bien surpris d'entendre de nouveaux coups de feu à notre droite, à notre gauche et même sur nos arrières !

– Les salauds ! grommela le sergent-chef. Ils nous attendaient !

En effet, nous devons apprendre plus tard que Siamor et ses Chaouias n'ignoraient rien de notre stratégie. Ils avaient même volontairement laissé Toumi nous renseigner sur leur refuge, dont ils comptaient nous laisser approcher, puis nous encercler et remporter une belle victoire sur une troupe française. C'était finement pensé, mais, par chance, nous disposions de chefs tout aussi bons tacticiens que Siamor, ainsi que d'un matériel plus important que le leur. Ce fut ce qui nous sauva.

Gerbier ordonna cette fois de tirer par intermittence, afin de distraire l'ennemi tandis qu'il rassemblait autour de lui quatre hommes armés de mousquetons pouvant être équipés de grenades à fusil. Il m'ordonna d'aller ramasser la musette contenant ces grenades, ce que je fis la peur au ventre, rampant pour m'approcher du porteur qui ne bougeait plus : il avait été tué net et cette mort si brutale m'impressionnait, me faisant trembler. Mais ce n'était pas le moment de flancher. Je réussis à ramener le sac sans me faire voir, puisque aucun projectile ne me frôla. Pourtant, j'avais été contraint de dégager la musette prise sous le corps inerte du porteur, en qui je reconnaissais mon cousin Yasid, âgé de 16 ans... ! Et il avait fallu que ce fût lui, le premier de nos morts ! Non, vraiment, ce n'était pas le moment de flancher.

Une fois les fusils armés de grenades, Gerbier fit procéder à un premier tir, qui provoqua le même effet qu'un tir de mortier, quoique moins puissant : des débris de rochers volèrent en l'air, des hurlements de douleur se firent entendre. Le chef fit tirer une seconde fois. Deux fells jaillirent du trou. Le premier s'écroula, fusillé par un tir nourri. Le second eut la vie sauve, Gerbier ayant ordonné le cessez-le-feu. Il tomba à genoux, la tête cachée dans ses mains, sanglotant comme un enfant et criant à la fois :

– Français ! Ne tirez plus !

Il leva sa main droite au-dessus de sa tête ; chez nous, c'était un signe de reddition, de paix demandée.

– En avant ! Sans tirer ! ordonna Gerbier.

Nous nous levâmes tous à cet appel, poussant des clameurs d'attaque. Je fus le second, après Gerbier, à atteindre le fell qui se rendait, sanglotant toujours comme un enfant. Le sergent-chef me le désigna : voulait-il que je l'abatte ? Je me contentai de lui crier en arabe de ne pas bouger, tandis que je braquais mon revolver sur lui. Je restai seul avec le prisonnier, qu'il m'avait semblé reconnaître. Dès qu'il redressa la tête, je vis que je ne m'étais pas trompé :

- Messaoud ! C'est toi ?
- Hassan, ne tire pas, ne tire pas sur ton ami...
- Mon ami !?

Sur le moment, ce terme me scandalisa. Ce garçon qui nous avait trahis, déshonorant son père sans vergogne, osait se dire mon ami ? Mais ma langue s'embrouilla, comme si elle se refusait à condamner un ancien condisciple, un frère de ma mechta. Je me contentai de le tenir en respect, lui ordonnant seulement de s'asseoir et de ne pas bouger.

- Où est Abdeslam ? lui demandai-je.

Messaoud eut un geste vague, désignant la montagne alentour. Puis, il m'expliqua que la bande s'était dispersée pour nous échapper. Lui-même et son groupe avaient été désignés pour couvrir la retraite. Je l'écoutais à peine. Pour le moment, je me réjouissais que le fellaga que j'avais vu fusillé par les nôtres n'était pas Abdeslam.

Autour de nous, plus personne ne tirait : la bande s'était effectivement enfuie. Ce n'est que plus tard que nous devons comprendre la vraie nature de cette retraite déguisée...

Devant, j'entendais des rafales : Gerbier et un autre soldat devaient arroser les grottes au fusil-mitrailleur, par sécurité. Le sergent-chef fit également tirer des grenades dans chaque anfractuosité, pour être plus sûr encore qu'aucune autre mauvaise surprise ne nous y attendait. Les camarades devaient me raconter que le fond de l'éboulis contenait six cadavres, tués par les grenades. Plus personne n'était là pour nous opposer une quelconque résistance. De ce groupe chargé de créer une diversion efficace, Messaoud était l'unique survivant, ce qui justifiait son nom⁴

L'hélicoptère arriva sur ces entrefaites, trop tard car il n'y avait plus d'ennemi à combattre. Le lieutenant tint cependant à poursuivre le ratissage. Il me désigna avec un autre harki pour garder le prisonnier.

- Faites-le parler par tous les moyens ! renchérit-il.

Ces moyens, quels qu'ils fussent, se révélèrent inutiles : Messaoud ne demandait qu'à parler. À demi-allongé sur le sol, il nous raconta les quelques jours passés au sein au FLN : le campement sordide, les dures conditions qu'il n'avait pourtant connues que durant quelques jours, le serment de soutenir la révolution qu'il fallait prêter sur le Coran...

– Sur le Coran ! s'écria Ahmed, le harki qui me secondait. Tu as osé jurer de nous tuer sur le Livre du Prophète ?

- Pas le choix ! fit Messaoud. Il faut jurer sous peine de mort.

- Jurer de tuer sous peine de mort !

– Oui, il faut jurer de combattre jusqu'à la mort, de tuer père et mère pour la révolution s'il le faut...

- Quoi ! m'écriai-je à mon tour. Tu tuerais tes parents si ton chef te l'ordonnait ?

Il secoua la tête.

- Pourquoi me demandes-tu ça ? Ça n'arrivera jamais, de toute façon.

- Et si c'était arrivé, tu l'aurais fait ?

Il n'osa pas répondre. Visiblement, il se livrait combat à lui-même, après nous avoir combattus. Pourtant, il s'était rendu. J'en concluais que jamais il n'aurait pu mettre à exécution ce parricide, même sur ordre de Siamor.

⁴ Messaoud signifie « le veinard » en arabe.

Il nous fallut bivouaquer sur place pour la nuit. Nous pouvions être tranquilles : la bande de Siamor s'était dispersée et ne reparaitrait sans doute jamais plus dans le secteur. Le lieutenant restait néanmoins assez mécontent : il aurait voulu liquider la bande au complet ; autant de survivants évaporés dans la nature, c'était autant de nouvelles recrues pour d'autres bandes. Pour ma part, je pensais qu'un survivant au moins ne rempilerait pas : Abdeslam, qui devait s'inquiéter en ce moment de son frère prisonnier. En mon for intérieur, j'étais persuadé de le revoir un jour : c'était un ami, après tout...

Dès l'aube, Ayrault donna le signal du retour à Ralem. Durant le chemin, il me fit monter dans sa jeep, conduite par Borain et me confia qu'il allait faire accélérer le déménagement de la population de la mechta jusqu'au camp du SAS⁵. Après tout, une action de représailles contre eux demeurerait possible, le FLN les considérant comme des traîtres désormais. Il avait déjà ordonné par radio aux bergers de quitter la montagne avec leurs troupeaux.

– Tu resteras en arrière-garde avec quelques gars pour guider les retardataires jusqu'au camp, m'annonça-t-il.

Je ne pus m'empêcher de protester :

– Mon lieutenant veut-il se débarrasser de moi ?!

– Non, mon vieux, c'est une mission de confiance que je te donne là : quand on quitte un terrain d'opérations, on assure toujours ses arrières... Tiens, prends ça, ajouta-t-il en me tendant sa carabine. Tu n'es pas suffisamment armé.

Cette fois, je défailtais presque sous l'honneur qu'il me faisait. Je lui demandai s'il souhaitait que je lui rende le MAS 1915, mais il répondit que ce n'était pas pressé. Jusqu'à l'arrivée à Ralem, je caressai comme une relique sacrée l'arme qu'il m'avait remise : c'était une carabine M1, de fabrication américaine, équipée d'un chargeur de 30 balles. Une véritable arme de commando ! C'était alors pour moi une nouvelle source de fierté.

Je devais prendre le commandement des hommes que nous avions laissés à la mechta pour sa protection – ce qui signifiait donner des ordres à mon propre père. Oserais-je jamais ? Un véritable débat de conscience doucha mon enthousiasme. Mon souci augmentait au fur et à mesure que nous approchions de Ralem... Je ne me doutais pas alors à quel point il allait très tôt me sembler dérisoire !



...Messaoud sanglotait, poussant parfois de véritables hurlements, agenouillé devant le corps de son père, abattu devant sa maison. Bien d'autres hommes, femmes et même quatre enfants avaient été fusillés en troupeau, au centre du village, formant un entassement de corps ensanglantés et pantelants. Je n'osais les regarder... mais ce n'était rien comparé à l'horreur que je ressentais en contemplant le visage atrocement mutilé de mon père.

Son nez avait été coupé, ses lèvres littéralement arrachées. Un linge tout rougi et poisseux achevait de boire le sang qui s'écoulait encore de ses horribles blessures. Ma mère avait été abattue alors qu'elle tentait de le défendre. Quant à mes sœurs, le déshonneur suprême leur avait été miraculeusement épargné, alors que plusieurs jeunes filles avaient été violées, certaines abattues ensuite.

Ainsi la ruse de Siamor avait-elle réussi : tandis que quelques membres de sa bande se sacrifiaient, la majeure partie s'égaillait dans la montagne, puis se regroupait loin derrière nous, aux abords de notre mechta. Ralem était, pour le FLN, un village de traîtres qu'il fallait châtier de la manière la plus cruelle possible... !

⁵ Service d'Action Sociale créé par la métropole au profit des « citoyens français d'Algérie ». Il s'agissait en fait de camps de réfugiés abritant des harkis et leurs familles, afin de les protéger des actions punitives du FLN.

Immédiatement, le lieutenant avait organisé les secours aux blessés car, outre que certains des fusillés vivaient encore, de nombreux mutilés avaient besoin de soins urgents. Il effectua lui-même plusieurs pansements. Quand on voyait son visage, on comprenait que son émotion était sincère : il avait franchement les larmes aux yeux. De plus, il ne cessait de se reprocher d'avoir « abandonné » Ralem, en inventoriant les atrocités perpétrées par les fellagas. Plusieurs harkis avaient été égorgés, d'une oreille à l'autre, selon la méthode du « sourire kabyle ». Les mutilés, comme mon père, l'avaient été « pour l'exemple ». L'attaque avait été, paraît-il, si soudaine que personne n'avait pu réagir en opposant une résistance efficace. Une femme, qui s'était jointe au concert de lamentations des survivants, évoquait « *une horde de démons s'abattant depuis les cimes sur les maisons* », comme si les événements avaient eu raison de son esprit. Mohamed Ziaffar, aux dires de certains, avait crié à la paix et à la fraternité, avant de tomber sous les balles de ses meurtriers. Messaoud, toujours effondré, se maudissait, se frappait la poitrine et le visage, demandait pardon...

Une antenne médicale, mandée par le lieutenant, arriva en hélicoptère, amenant un médecin, des infirmiers et du matériel. Ayrault avait également demandé un supplément de camions, qui n'arrivèrent qu'au soir tombant. Durant toute la journée, nous avons posté des gardes aux points stratégiques, de crainte d'une nouvelle offensive de la bande de Siamor. Pour ma part, je pensais que les fellas ne reviendraient pas deux fois sur le lieu d'une série d'exactions : je connaissais les Chaouias, toujours rapides et déterminés dans leurs actions, mais plutôt partisans des coups de mains que des actions de harcèlement. Le proche avenir me donna raison.

J'avais craint, ainsi que le lieutenant, que beaucoup de villageois refusent de quitter la mechta de leurs ancêtres et surtout de sacrifier une partie de leurs affaires personnelles, les camions ne pouvant embarquer que l'indispensable. Mais la terreur ambiante était si grande après cette horrible journée que nul n'émit la moindre protestation. Mes jeunes sœurs, encore traumatisées par le cauchemar qu'elles venaient de vivre, s'empressaient néanmoins auprès de mon père, trouvant leur réconfort dans les soins qu'elles lui donnaient.

Seules, les obsèques donnèrent lieu à des récriminations : l'urgence d'évacuer la mechta commandait d'enterrer les morts dans une fosse commune, solution que les survivants rejetaient en bloc. Ayrault finit par donner son accord lorsque l'un des anciens, mutilé lui-même, proposa d'inhumer les victimes sous le sol de leur propre maison, chacune d'elles devenant ainsi un tombeau car aucune famille n'avait été épargnée. Ainsi, même les blessés s'attelèrent à cette macabre tâche, qui fut achevée juste au moment de l'embarquement.

Ralem avait été un lieu de vie, de famille et de bonheur, malgré sa pauvreté. Désormais, la mechta de nos ancêtres n'était plus qu'un cimetière.